

ne sont pas assez suivies en dehors de la capitale.

Doué d'une façon naturelle, et éloquent sans étude, jamais un habitant du Monténégro n'a besoin du secours d'un avocat pour se défendre et débattre ses intérêts.

Dans ce petit Etat tout le monde a le droit de porter les armes et de donner sa voix dans les assemblées populaires. Les sujets sont tous égaux devant la loi ; ils ne reconnaissent pas de classes, malgré la différence qu'une longue tradition de commandement peut mériter à telle ou telle famille, ou malgré le prestige qui peut résulter sur tel ou tel citoyen, par suite des honneurs que lui a conférés l'élection. Nulle charge n'est héréditaire, sauf celle de la couronne, et le dernier du peuple peut aspirer à tout, à trois conditions. D'abord, si son activité, son industrie particulière et son ingéniosité l'ont amené à la fortune, il se désigne naturellement au choix de ses concitoyens ; ensuite, si son courage personnel, une inspiration subite, un trait de bravoure ou un bonheur particulier dans l'attaque ont appelé sur lui l'attention et l'ont fait considérer comme un chef digne d'être choisi par tous, il arrivera par le suffrage aux rangs élevés. Enfin (et c'est la preuve du prestige de l'éducation), des connaissances un peu plus étendues que celles du commun, la supériorité que donnent les voyages, l'étude, la connaissance des idiomes étrangers, feront de lui le candidat inévitablement choisi par ses concitoyens.

On comprend que, chez un peuple exclusivement guerrier, l'homme soit tout, la femme rien ou presque rien. L'homme se promène, garde ses troupeaux en fumant, s'enivre ou combat, la femme vague à tous les soins du ménage, même à ceux qui exigent une certaine dépense de force, et dans nos pays sont ordinairement réservés aux hommes. La naissance d'un garçon est une fête, celle d'une fille une déception.

Dès qu'on a constaté, dans une famille, que l'enfant est du sexe masculin, c'est une joie délirante dans la maison ; l'écho des détonations se répercute dans la montagne ; la table est mise, et tous les voisins viennent s'y asseoir : tout respire l'allégresse, et chacun apporte son vœu ; l'un des plus étranges, celui qui révèle les instincts guerriers de ce peuple, c'est celui qui souhaite au nouveau-né de ne pas mourir dans son lit. S'il est né une fille, le père s'avance sur le seuil, et baisse les yeux en demandant pardon à ses voisins et amis ; il s'excuse, il n'ose même l'avouer, mais on devine sa déception. Si enfin, plusieurs fois de suite, au lieu d'un héritier et d'un soldat de l'avenir, la mère de famille n'a donné à son mari que des filles, elle doit, selon une superstition populaire, rassembler sept prêtres qui vont bénir de l'huile, la répandre, et enlever, pour le changer, le seuil de la porte de la maison qui a été ensorcelée le jour des noces.

La fille est née ; elle est élevée au foyer et à la dure ; mais, il faut cependant le dire, elle reste l'objet de soins constants de sa mère—car les femmes slaves sont les plus tendres des mères. La jeune Monténégroise n'aura pas d'autre fonction, jusqu'à ce qu'elle soit mère de famille et femme d'un chef d'association, que celle d'accomplir les plus vulgaires soins du ménage, dans cette vie simple, primitive et rude, près de la nature. Elle a trois soins quotidiens : elle va à la fontaine, qui est souvent très-haut dans la montagne, et elle rapporte l'eau ou le baril sur ses épaules ; elle va au bois, dans les taillis, aux fentes des rochers, ou dans les forêts lorsqu'elle habite au midi ; enfin, elle prépare le dîner de son seigneur et maître, qui se prélassent au soleil, ou qui se promènent, ou qui chassent. En dehors de ces fonctions habituelles du ménage, elle file et elle tisse la laine des troupeaux.

Les idées de la Monténégroise sont simples, ses mœurs très-pures. Elle ne comprend pas l'amour sans la consécration du mariage, et le séducteur devient une victime, s'il n'est prêt à réparer sa faute. D'ailleurs, la femme est très-respectée, et quels que soient son âge, sa beauté, sa faiblesse, on la rencontre dans les solitudes des forêts, ou sur les hauteurs inaccessibles des montagnes, isolée et sans défiance, car elle n'a jamais à redouter l'insulte.

Modeste dans sa tenue, si le travail et la peine l'ont vieillie de bonne heure, et si sa beauté s'est vite flétrie, elle est susceptible d'une grande grâce. A côté de la Monténégroise basanée, à l'œil noir, vif comme un charbon ardent, être insensible et dur, masculin dans son allure, animal dans son geste, endurci à la fatigue, sorte de portefaix hommasse, que de types gracieux, délicats et flexibles ! que de physionomies douces, un peu tristes, alanguies, au teint pâle des Orientales si séduisant, teint rose-thé auquel les grands yeux noirs voilés par des cils épais et abrités sous d'épais sourcils donnent un charme incomparable ! Que de beautés majestueuses, grandioses, aux traits épiques, comme ces Cérés aux gestes amples et larges qui se devinent encore aux fresques effacées des murs antiques de Pompéi ! Il faut avoir vu les cartons d'aquarelles faites sur nature par M. Valerio—devenus la propriété de l'Etat et classés à l'école des Beaux-Arts, pour se faire une idée de la beauté des types qu'on peut rencontrer là.

DE LA GROSSEUR DE LA TÊTE.—On lit dans la *Science pour tous*, publiée à Paris : « On sait que Gall a établi un système tout spécial sur les rapports qui peuvent exister entre les conformations différentes des têtes humaines et les facultés intellectuelles.

« Plus récemment, le Dr. Delaunay s'est livré à une série de rapprochements sur la forme et les dimensions de la tête eu égard aux professions exercées et aux positions sociales.

« En général, dit-il, les têtes les plus grosses appartiennent aux individus qui se livrent à des travaux intellectuels. Mais il importe de distinguer entre ces travaux. C'est ainsi que les membres de l'Académie des sciences ont la tête plus grosse que leurs collègues des autres sections de l'Institut.

« D'après mes recherches, les polytechniciens ont la tête plus grosse que les saint-cyriens. De même, les élèves de l'Ecole normale ont la tête incomparablement plus développée que les élèves de Saint-Sulpice. En effet, les premiers ont pour entrée (c'est le mot technique) 5 points $\frac{1}{2}$ et $\frac{6}{8}$ représentant 58,59 et 60 centimètres de tour de tête, tandis que les seconds ont 4, $\frac{4}{8}$ et $\frac{5}{8}$, ou 55 à 58 centimètres de tour de tête. Les normaliens ont donc en moyenne 2 centimètres $\frac{1}{2}$ de plus de tour de tête que les sulpiciens.

« Mais il y a plus, l'entrée des chapeaux à haute forme fabriqués à Paris est de 4 points $\frac{1}{2}$ (56 cent.) à $\frac{5}{8}$ (58 cent.), soit en moyenne 5 points (57 cent.).

« Cette moyenne est supérieure de $\frac{1}{4}$ de point à la moyenne de Saint-Sulpice, ce qui prouve que les sulpiciens ont la tête plus petite non-seulement que les normaliens, mais encore que tout le monde en général.

« D'ailleurs, cette petitesse de la tête est générale parmi les religieux, puisque les chapeliers du quartier Saint-Sulpice et du faubourg Saint-Germain m'ont assuré qu'ils ne coiffaient que des têtes « fines. »

« Si l'on considère le volume de la tête dans les diverses professions, on voit que les gens exerçant des professions libérales ont la tête plus grosse que ceux qui exercent des professions manuelles. Tous les chapeliers savent qu'en général les plus petites têtes appartiennent aux manœuvres et aux ouvriers bouchers, maçons, etc. Les maçons ont la tête si peu développée qu'on dit en parlant d'un individu à petite tête : « Il a une tête de maçon. » Dans les quartiers ouvriers, les chapeliers ne coiffent que des petites têtes. Dans le quartier Mouffetard, par exemple, les coiffures que les chapeliers ont en magasin ont 2 points 12 (52 cent.), et 3 points (53 cent.).

« Un ouvrier qui a une grosse tête ne trouve pas dans ce quartier de chapeau à sa tête, et est obligé de s'en commander un. Les casquettes de 35 sous qui sont destinées aux ouvriers ont, en général, l'entrée plus petite que les casquettes de 5 francs destinées aux bureaucrates, aux négociants, etc.

« Dans le quartier Saint-Sulpice, les têtes sont très-petites, comme nous l'avons vu. Dans le faubourg Montmartre, l'entrée des chapeaux est de 4 points $\frac{1}{2}$ (56 cent.), à $\frac{5}{8}$ (58 cent.), ce qui prouve que les têtes sont plus grosses dans ce quartier que dans les quartiers ouvriers et dans le noble faubourg. Le quartier où sont les grosses têtes est le quartier des écoles. En effet, les coiffures qu'on trouve chez les chapeliers de ce quartier ont, en moyenne, 5 points $\frac{1}{2}$ (58 cent.), à $\frac{6}{8}$ (60 cent.).

« La tête se développe par l'exercice des facultés intellectuelles. « Chez les paysans qui viennent habiter la ville, la tête grossit. » Les officiers ont la tête plus grosse que les soldats. D'après des recherches faites par M. Broca, à l'hôpital de Bicêtre, les internes ont la tête plus volumineuse que les infirmiers. M. Larassagne, professeur agrégé au Val-de-Grâce, ayant mesuré à l'aide d'un conformateur les têtes de deux cents docteurs en médecine, élève du Val-de-Grâce, et de deux cents soldats, a trouvé que ces derniers avaient la tête plus petite que les premiers. »

On lit dans l'*Univers*, à propos des épouvantables orages qui sont venus, à plusieurs reprises, interrompre les opérations militaires de Mouktar Pacha :

« En Europe, on n'a aucune idée de ces ouragans. Les nôtres ne sont rien en comparaison de ceux qui éclatent en Asie aux mois de juillet et d'août ! L'orage est annoncé plusieurs heures d'avance par un vent qui déracine les arbres ; puis la grêle tombe avec une véritable fureur ; il y a des grêlons qui ont la grosseur d'un œuf et même d'une pomme. Cette grêle dure quelquefois une heure et même deux ; après la grêle, des torrents de pluie tombent sur la terre. L'eau pénètre partout : on peut s'imaginer ce que ce doit être pour le soldat qui campe en plein air depuis le mois de juillet ; ces orages se reproduisent presque tous les deux ou trois jours. On peut être heureux qu'il n'y ait pas plus de maladies qui sévissent parmi les soldats. »

Jean de Paris raconte les exploits d'un vieux soldat d'Afrique qui est une célébrité dans l'armée et qui vient de mourir à Paris.

Il se nommait Mouton, et avait été surnommé Papa Yvon et Pierre la Chique.

On devinera facilement pourquoi ce dernier surnom lui avait été donné.

Quant au premier, l'explication en est aussi fort simple. Mouton se trouvait à côté du maréchal de Mac-Mahon à Malakoff, et ses traits ont été reproduits par le peintre Yvon dans son célèbre tableau.

Il était on ne peut plus fier de cette particularité, et rien ne le flattait plus que de s'entendre dire :

—Tiens, voilà M. Mouton qui était à Malakoff.

—Oui, monsieur, oui, répondait vivement le brave homme, je suis le « père Mouton, » et ma figure a été faite par M. Yvon.

Dans les derniers temps de sa vie, il ne manquait jamais de se rendre tous les jours au musée, où il restait en contemplation devant son tableau.

Si des étrangers s'approchaient, il leur expli-

quait la bataille avec un grand luxe de détails, et terminait en disant avec orgueil :

—J'y étais ; tenez, me voici, là, à côté du maréchal ; je suis le père Mouton.

Il y a quelque temps, en faisant son pèlerinage habituel, il se sentit pris d'une soudaine faiblesse, et l'on fut obligé de le ramener chez lui ; il perdit connaissance peu de temps après son arrivée. Il avait eu juste le temps de demander à être enterré avec ses décorations et son vieux costume de zouave ; il est mort après une agonie de près de trente-six heures.

Le parlement fédéral est convoqué pour la dépêche des affaires pour le 7 février.

Le Conseil de l'Université-Laval a conféré le degré de Docteur ès-lettres au Rév. M. Bernard O'Reilly, l'un des rédacteurs du *Catholic Review*, de New-York.

L'UNIVERSITÉ LAVAL À MONTRÉAL

L'installation de la succursale de l'Université Laval à Montréal s'est faite dimanche, dans la chapelle du grand séminaire de Saint-Sulpice, rue Sherbrooke, au milieu de cérémonies grandioses. La messe a été célébrée par Sa Grandeur Mgr. Fabre, évêque de Montréal. On remarquait dans le chœur Son Excellence Mgr. Conroy, occupant un siège d'honneur du côté de l'Épître ; Mgr. Taschereau, archevêque de Québec ; Mgr. Racine, évêque de Sherbrooke ; Mgr. Duhamel, évêque d'Ottawa ; Mgr. Langevin, évêque de Rimouski ; Mgr. Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe ; Mgr. Lafliche, évêque des Trois-Rivières ; les chanoines Lamarche et Plamondon ; le Rév. M. Bayle, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice ; M. de Lavigne, directeur du Collège de Montréal ; le Rév. Père Lory, S.J., M. l'abbé L. H. Paquet, les professeurs de théologie du Grand Séminaire, et environ cent cinquante prêtres et ecclésiastiques. Les professeurs des facultés de Droit et de Médecine occupaient des sièges qui leur avaient été réservés en face du chœur. On remarquait parmi eux : M. C. S. Cherrier, C.R., l'hon. juge Monck, l'hon. M. Chauveau ; MM. L. A. Jetté, M.P., J. A. Ouimet, les Drs. Monroe, Coderre, D'Orsennens, Trudel, Pelletier, Rottot, Brousseau, Lachapelle, Lamarche et Beaudry. La faculté de médecine était en outre représentée par MM. les Drs. Beaubien, Hingston, Desjardins et J. C. Prévost.

Le sermon de circonstance a été fait par Son Excellence le Délégué Apostolique, qui a su tirer de la célébration du jour (l'Épiphanie) des considérations aussi éloquentes que profondes, et bien appropriées au sujet qu'il traitait, savoir : l'établissement à Montréal d'une succursale de l'université catholique qui fait la gloire de Québec.

A la fin de la messe il fut donné lecture d'un document pontifical accordant à Sa Grandeur Mgr. de Montréal le privilège de donner la bénédiction papale trois fois par année, aux plus grandes fêtes religieuses, et d'accorder toutes les indulgences attachées à cette bénédiction.

Après la messe, les assistants furent invités à passer dans le réfectoire du Séminaire où ils firent honneur à un magnifique dîner présidé par Mgr. Conroy.

En se levant de table, les convives se rendirent dans une vaste salle où le Rév. M. Bayle, au nom du Séminaire de Montréal, et M. C. S. Cherrier, au nom de la faculté de Droit, présentèrent à Mgr. Conroy des adresses de circonstance. Mgr. Conroy répondit par une improvisation chaleureuse et humoristique qui souleva les applaudissements réitérés de l'assistance. Mgr. Fabre témoigna en quelques paroles aussi éloquentes que le sentiment qui les inspirait était beau, tout le contentement qu'il éprouvait de voir enfin réglée à la satisfaction de tous la question longtemps débattue de la création de l'enseignement universitaire catholique dans notre ville ; et l'assemblée se dispersa charmée de la généreuse hospitalité des MM. de St. Sulpice et du spectacle imposant qu'elle avait eu sous les yeux pendant toute la durée des cérémonies.—*Le National*.

LES FEMMES

Les femmes aimeront toujours beaucoup mieux qu'on dise un peu de mal d'elles, qu'elles ne consentiront à ce qu'on n'en parle point.

Jamais femme ne vous traitera plus cavalièrement que celle qui vous croira trop amoureux pour la quitter ; sa vertu, moins que son orgueil, la rend intraitable.

Les hommes ne manquent guère qu'aux femmes qui se plaignent qu'on leur a manqué : leur étourderie, leur imprudence, aurent tout occasionné ; elles voulaient qu'on leur manquât.

Chez les femmes, l'amitié finit où la rivalité commence : on entend ici la rivalité des charmes seulement, ce serait trop d'y joindre celle du sentiment.

La beauté, les talents et les grâces peuvent bien inspirer des désirs ; mais la vertu seule a

droit à l'estime ; seule elle peut faire naître ce sentiment, cet intérêt tendre, qui ne craint ni la satiété des plaisirs, ni l'ennui de l'habitude, ni les caprices de l'inconstance.

Un être de raison, c'est une femme aimable sans coquetterie, vertueuse sans méchanceté, exacte sans pruderie, sans fausseté, sans vanité, sans jalousie.

POUR RIRE

Echos de l'Assemblée :

Le président enlève la perruque de l'orateur qui pérorait au-dessous de lui.

« Retirez ce que vous venez de dire, et je vous rends votre perruque. »

Enfin, deux députés sont assis par terre sous la table du président.

« Le président retirera les plus turbulents de leurs bancs et les mettra sous la table. »

Quelques Cham politiques inspirés par les derniers événements :

Madame à Monsieur :

—Mais, mon ami, nous ne pouvons pas nviter à dîner ensemble un député et un sénateur, ils se mangeraient !

—Au fait, ça pourrait nous promettre un plat.

A Versailles, entre députés, un jour d'orage :

—Quelle tempête !... quelle pluie !...

—Il fait un temps à ne pas mettre un cabinet dehors.

A la chambre des députés, pendant une séance orageuse, un orateur est à la tribune depuis trois heures :

—Messieurs ! Le temps de changer de gilet de flanelle, et je reprends mon discours.

Cham, préoccupé à juste titre des allures tapageuses de nos assemblées délibérantes, cherche volontiers le dimanche un surcroît de mesures disciplinaires, dont le *Charivari* a le premier la confidence.

Hier, il en a imaginé trois qui ont leur prix.

Il nous montre l'orateur tenu en laisse par le président ; au-dessous cette légende : « L'orateur aura un collier de force avec pointe en acier dedans. Le président n'aura qu'à tirer dessus pour arrêter le discours. »

A la police correctionnelle.

On amène un horrible vieillard affreusement dépenaillé, et qui a été pris en flagrant délit d'indécatesse.

LE PRÉSIDENT.—Quelle est votre profession ?

LE PRÉVENU (d'une voix terriblement enrouée).—Tenor, mon président.

—On portait dernièrement au cimetière, dans une ville d'Italie, la dépouille mortelle d'une belle jeune fille, morte poitrinaire à 23 ans. Elle s'appelait Clarice M..., et elle avait été ravie à l'amour de ses parents et de son fiancé qui l'adorait. La bière était descendue dans la fosse ; tout à coup, le fiancé s'ouvre un passage à travers la foule et veut se jeter dans la fosse avec celle qu'il avait perdue. On eut de la peine à le retenir. Le pauvre garçon a été transporté chez lui en proie au délire.

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs soyeusement.

J. H. LEBLANC. Atalier : 547, rue Craig.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poumons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante.

Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERAR, 126 Powers' Block, Rochester, New-York.